

A photograph of a misty forest path lined with bare trees, serving as the background for the book cover. The path leads into the distance, flanked by tall, thin, leafless trees. The atmosphere is hazy and overcast.

Jocelyne Saucier

**IL PLEUVAIT
DES OISEAUX**

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Il pleuvait des oiseaux

DE LA MÊME AUTEURE

La Vie comme une image, Les Éditions XYZ, Montréal,
coll. « Romanichels », 1996.

Les Héritiers de la mine, Les Éditions XYZ, Montréal,
coll. « Romanichels poche », 2000.

Jeanne sur les routes, Les Éditions XYZ, Montréal,
coll. « Romanichels », 2006.

Jocelyne Saucier

Il pleuvait
des oiseaux

roman

DENOËL

L'auteure remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
pour son soutien à l'écriture de ce livre.

© *Les Éditions XYZ inc., 2011*

Et pour la présente édition :
© *Éditions Denoël, 2013*

Pour Marie-Ange Saucier

Où il sera question de grands disparus, d'un pacte de mort qui donne son sel à la vie, du puissant appel de la forêt et de l'amour qui donne aussi son prix à la vie. L'histoire est peu probable, mais puisqu'il y a eu des témoins, il ne faut pas refuser d'y croire. On se priverait de ces ailleurs improbables qui donnent asile à des êtres uniques.

L'histoire est celle de trois vieillards qui ont choisi de disparaître en forêt. Trois êtres épris de liberté.

— La liberté, c'est de choisir sa vie.

— Et sa mort.

C'est ce que Tom et Charlie diront à leur visiteuse. À eux deux, ils font presque deux siècles. Tom, quatre-vingt-six ans et Charlie, trois de plus. Ils se croient capables de bien des années encore.

Le troisième ne parle plus. Il vient de mourir. Mort et enterré, dira Charlie à la visiteuse qui refusera de le croire tellement le chemin a été long pour parvenir à ce Boychuck, Ted ou Ed ou Edward, la versatilité du prénom de cet homme et l'inconsistance de son destin hanteront tout le récit.

*La visiteuse est photographe et n'a pas encore de nom.
Et l'amour? Eh bien, il faudra attendre pour l'amour.*

La photographe

J'avais fait des kilomètres et des kilomètres de route sous un ciel orageux en me demandant si j'allais trouver une éclaircie dans la forêt avant la nuit, au moins avant que l'orage n'éclate. Tout l'après-midi, j'avais emprunté des routes spongieuses qui ne m'avaient menée qu'à des enchevêtrements de pistes de VTT, des chemins de halage forestier, et puis plus rien que des mares de glaise, des lits de sphaigne, des murs d'épinettes, des forteresses noires qui s'épaississaient de plus en plus. La forêt allait se refermer sur moi sans que je mette la main sur ce Ted ou Ed ou Edward Boychuck, le prénom changeait mais le patronyme restait le même, signe qu'il y avait quelque indice de vérité dans ce qu'on m'avait raconté sur ce Boychuck, un des derniers survivants des Grands Feux.

J'étais partie avec des indications qui m'avaient paru suffisantes. Après la route qui longe la rivière, prendre à droite sur une quinzaine de kilomètres jusqu'au lac Perfection, facile à reconnaître, ses eaux sont vertes, du jade, une eau de glacier du quaternaire et une rondeur d'assiette,

une rondeur parfaite, d'où son nom, et après la contemplation de l'assiette de jade, prendre à gauche, il y a là un chevalement tout rouillé, faire une dizaine de kilomètres en droite ligne, ne surtout pas prendre les traverses, tu vas te retrouver dans des vieux chemins forestiers et ensuite, tu ne peux pas te tromper, il n'y a que cette route qui ne mène nulle part. Si tu regardes à droite, tu vas voir un ruisseau qui descend en cascade dans du basalte, c'est là que Boychuck a sa cabane, mais autant te le dire tout de suite, il n'aime pas les visiteurs.

La rivière, le lac de jade, le vieux chevalement, j'avais suivi toutes les indications, mais pas de ruisseau en cascade ni de cabane et j'étais rendue au bout de la route. Plus loin, il y avait un sentier en friche, tout juste bon pour un VTT, rien que mon pick-up n'aurait voulu enjamber. J'en étais à me demander si j'allais faire marche arrière ou m'installer pour la nuit à l'arrière du pick-up, quand j'ai aperçu de la fumée poindre à la base d'une colline et former un mince ruban qui se balançait tout doucement à la cime des arbres. Une invitation.

Les yeux de Charlie, dès qu'ils m'ont aperçue dans l'éclaircie qui entoure son ramassis de cabanes, m'ont lancé un avertissement. On ne pénètre pas dans son domaine sans y être invité.

Son chien m'avait annoncée bien avant que je n'arrive, et Charlie m'attendait, debout devant ce qui devait être sa cabane d'habitation, puisque c'est de là que montait la fumée. Il avait une brassée de bûchettes, signe qu'il en était à préparer son souper. Il a gardé sa brassée contre sa poitrine

tout au long de cet échange qui nous a tenus au pas de la porte qu'il n'avait visiblement pas l'intention de m'ouvrir. C'était une porte moustiquaire. L'autre, la porte principale, était ouverte sur l'intérieur pour laisser sortir la chaleur de l'attisée. Je ne pouvais rien distinguer à l'intérieur de la cabane, c'était sombre et emmêlé, mais l'odeur qui s'en dégageait m'était familière. L'odeur de ces hommes des bois qui vivent seuls depuis des années dans l'intimité de toutes ces macérations. Odeur d'abord de corps mal lavés, je n'ai vu aucune douche aucun bain dans aucune des cabanes d'habitation de mes vieux amis des bois. Odeur de graillon, ils se nourrissent principalement de viandes poêlées, d'épais ragoûts, de viande sauvage qui nécessite un lourd apport de gras. Odeur de poussière déposée en strates momifiées sur tout ce qui ne bouge pas. Et odeur sèche du tabac qui est leur principale drogue. Les campagnes antitabac ne se sont pas rendues jusqu'à eux, certains chiquent encore leur carré de nicotine et sniffent religieusement leur Copenhagen. On n'a pas idée de ce que le tabac représente pour eux.

La cigarette de Charlie se promenait d'un bout à l'autre de sa bouche comme un petit animal apprivoisé et quand elle a eu fini de se consumer, elle est restée à la commissure de ses lèvres. Il n'avait toujours pas dit un mot.

J'ai d'abord cru que c'était lui, Ed Boychuck, ou Ted ou Edward, l'homme qui avait survécu aux Grands Feux et qui avait fui sa vie dans la forêt. On ne le voyait qu'occasionnellement à l'hôtel où j'avais dormi la veille. L'hôtel était une absurdité, une construction immense au milieu de nulle part, trois étages de ce qui avait probablement été la grande

classe et qui n'était qu'un débris de civilisation en pleine forêt. Celui que j'ai pris pour le propriétaire et qui n'était que le gérant, appelle-moi Steve, m'a-t-il dit après un début de conversation, m'a expliqué que l'hôtel avait été construit par un hurluberlu couvert de feuillards, un Libanais qui avait fait fortune dans l'alcool frelaté et qui s'était amusé à la perdre dans des constructions mégalomanes. Il avait cru que la ligne de chemin de fer ferait un ricochet vers ce qui promettait d'être un nouveau Klondyke et il avait voulu être le premier à ramasser la clientèle qui s'annonçait. Sa dernière toquade, a dit Steve. Le Klondyke était une immense supercherie, aucun train n'est venu cracher sa fumée devant l'hôtel grand luxe du Libanais et l'homme s'en est allé aux États-Unis où il s'est répandu dans une chaîne hôtelière pour routiers.

J'aime ces endroits qui ont abandonné toute coquetterie, toute afféterie, et qui s'accrochent à une idée en attendant que le temps vienne leur donner raison. La prospérité, le chemin de fer, les vieux copains, je ne sais pas ce qu'ils attendent. La région a plusieurs de ces endroits qui résistent à leur propre usure et qui se plaisent dans cette solitude délabrée.

Mon logeur m'avait entretenue toute la soirée des misères qu'on y vit, mais je n'étais pas dupe. Il était fier de me raconter ses histoires d'ours dévorés par les tiques et la faim qui vous attendent au pas de votre porte, de ces bruits qui geignent et grincent au vent la nuit, et les moustiques, je ne t'ai pas parlé des moustiques, en juin, ils y sont tous, les maringouins, les mouches noires, les brûlots, les taons,

mieux vaut ne pas se laver, y a rien comme un cuir épais pour se protéger contre ces petites bêtes-là, et les froids de janvier, ah! les froids de janvier, il n'y a pas plus grand objet de fierté dans le Nord, et mon logeur n'allait pas manquer de s'en plaindre pour que j'admire discrètement son courage.

— Et Boychuck?

— Boychuck, c'est une blessure ouverte.

L'homme muet et immobile au pas de sa porte ne pouvait pas être celui que je cherchais. Trop calme, trop solide, presque débonnaire malgré ce regard qui fouillait le mien à la recherche de ce qui s'y cachait. Animal, c'est le mot qui m'est venu en tête. Il avait un regard animal. Rien de féroce ou de menaçant, Charlie n'était pas une bête sauvage, il était simplement aux aguets, comme un animal, toujours à se demander ce qu'il y a derrière un mouvement, un éclat de lumière, un sourire trop appuyé, des paroles trop fluides. Et les miennes, mes paroles, malgré la conviction que j'y mettais, n'avaient toujours pas réussi à le persuader de m'ouvrir sa porte.

On n'arrive pas chez des gens qui ont près d'un siècle derrière eux avec un boniment de dernière minute. Il faut du doigté, de l'habileté, mais pas trop, les vieillards s'y connaissent dans l'art de la conversation, ils n'ont que ça dans les dernières années de leur vie, des propos trop astiqués incitent à la méfiance.

J'avais commencé par quelques mots à l'adresse de son chien, une belle bête, un mélange de terre-neuve et de labrador, qui avait cessé d'aboyer mais gardait l'œil sur moi.

Belle bête, j'ai dit, autant pour féliciter le chien que son maître. Labrador? Pour seule réponse, j'ai eu droit à un hochement de tête et un regard qui m'indiquait qu'il attendait la suite. Je n'avais quand même pas fait tout ce chemin pour lui parler de son chien.

Je suis photographe, ai-je dit aussitôt. Il fallait dissiper tout malentendu. Je n'avais rien à lui vendre, aucune mauvaise nouvelle à lui annoncer, je n'étais ni travailleuse sociale ni infirmière, je n'étais surtout pas du gouvernement, la pire des engances, j'ai pu le constater chez tous les vieillards que j'ai visités. Vous êtes pas du gouvernement, j'espère? La question, si je mets trop de temps à expliquer ma présence, ne tarde pas. On ne veut pas d'un fonctionnaire qui vient vous dire qu'il y a quelque chose qui cloche dans votre vie, là dans les papiers, il y a des lettres, des chiffres qui ne correspondent pas, le dossier souffre d'incohérence. Et moi, je souffre pas, vous croyez? Dehors, le gouvernement, allez, ouste!

Je suis photographe, ai-je encore dit, je fais des photos des personnes qui ont survécu aux Grands Feux.

Boychuck avait perdu toute sa famille dans le Grand Feu de 1916, un drame qu'il a porté en lui partout où il a tenté de faire sa vie.

L'homme que j'avais devant moi ne portait pas de blessure en lui, il était lisse et compact, un bonze de pierre, rien ne pouvait l'atteindre, me semblait-il, jusqu'à ce que je le voie lever les yeux au ciel, s'assombrir de la menace des nuages, de plus en plus lourds, de plus en plus gravides, et le regard de Charlie, quand il est revenu sur moi, avait

l'éclair de l'orage qui s'annonçait. Un animal, ai-je encore pensé, il ne répond qu'à la nature.

Je lui ai expliqué ce qui m'amenait. En prenant soin de lui donner des noms. Un tel que j'avais rencontré et qui m'avait parlé d'un autre qui en connaissait un autre. Je lui ai expliqué l'itinéraire que j'avais suivi, toutes de vieilles connaissances qui, de l'une à l'autre, me servaient de sauve-conduits et qui m'amenaient ici, un très bel endroit, je comprends que vous ayez choisi d'y vivre, monsieur Boychuck, avec ce lac magnifique à vos pieds et toute cette belle nature qui vous entoure, mais si vous avez quelques minutes, j'aimerais jaser tranquillement de tout ça avec vous.

C'était malhonnête, je savais que je n'avais pas affaire à Boychuck, mais un peu de roublardise est parfois nécessaire.

Le nom de Boychuck l'a atteint plus qu'il n'aurait voulu le laisser paraître. J'ai vu son regard vaciller, et puis le ciel s'est rembruni, la terre s'est couchée, l'orage rageait d'impatience et la voix de Charlie s'est enfin fait entendre.

— Boychuck, il est mort et enterré.

Il n'allait pas m'en dire davantage. J'ai senti à son attitude que l'entretien était clos et que je devais m'en retourner là d'où je venais avec le peu que je venais d'apprendre. Il allait me tourner son gros dos d'ours mal léché quand le ciel s'est ouvert et a déversé son eau. Ça tombait comme sous une douche. Charlie m'a poussée à l'intérieur. Un mouvement que j'ai à peine senti, un geste d'autorité naturelle, il a ouvert la porte moustiquaire et, sa main dans mon dos, lourde et légère à la fois, m'a poussée à l'intérieur.

— Entre, tu vas te faire mouiller.

La voix n'était pas plus amène que le reste. Il est allé directement à son poêle, une cuisinière à bois, un modèle miniature, je n'en avais jamais vu d'aussi minuscule, et il s'est occupé de son feu sans plus se soucier de moi. Son feu était mourant. Il lui a fallu refaire le montage de petit bois, souffler sur les braises noircies, ajouter de l'écorce, souffler encore, et quand les flammes ont jailli, il a refermé la porte de la cuisinière, les tirants d'air, et il est allé à ce que, dans la pénombre, j'ai jugé être un comptoir de cuisine et, au nombre de pommes de terre qu'il s'est mis à éplucher, j'ai compris que j'étais invitée à souper.

La pluie se déversait à grand vacarme sur le toit, elle avait pris de l'ampleur, on ne s'entendait plus par moments, et puis le vent s'en est mêlé, c'étaient des rafales, des engouffrements, des hurlements, et le tonnerre, les éclairs, nous savions tous les deux que je ne pouvais pas retourner à mon pick-up.

— Va falloir que tu dormes ici.

J'ai dormi dans un lit de fourrures comme une princesse des contes anciens. Une couche moelleuse d'ours noir, de renard argenté, de loup cendré et même de carcajou, un brun profond qui luisait d'un éclat très noir dans mon lit de pelleteries. Charlie a été impressionné que je puisse les identifier, surtout le carcajou qui est un animal rare, encore plus rare à l'état de dépouille car il est réputé agressif et intelligent, difficile à piéger. Mais la trappe, a-t-il dit, avec le prix qu'on nous donne pour les peaux, ça vaut plus la peine.

Je l'ai plus d'une fois impressionné au cours de la soirée.

Au sujet d'une fougère, d'un lichen, d'un arbrisseau, dont je connaissais le nom alors que lui, qui en avait une connaissance intime, ne pouvait les nommer. Il pouvait décrire une plante des sous-bois avec la précision d'un maître botaniste, son compagnonnage, ses habitudes de vie, sa façon d'accueillir la rosée, de se protéger contre la sécheresse et les vents brûlants, tout cela il connaissait mais ne savait pas nommer la plante. La maïanthème du Canada, que je lui ai dit, après qu'il se fut demandé si les fruits de la plante étaient vraiment vénéneux. Du poison à perdrix, c'est ainsi qu'il appelait la maïanthème du Canada, une liliacée des sous-bois. Les fruits sont comestibles, lui ai-je expliqué, mais avec modération, si on en mange trop, on peut avoir la diarrhée.

— Comment tu sais tout ça, toi ?

Je ne suis pas botaniste, naturaliste, rien de tout cela, mais vingt ans de vagabondage en leur compagnie m'ont permis de connaître la forêt. J'en ai fait une spécialité, photographe végétative que je me suis appelée, à cause de toutes ces nervures de feuilles sur lesquelles je me suis penchée et de la vie contemplative qui a été la mienne. J'en ai eu marre à un moment donné, j'ai voulu m'humaniser, j'ai voulu des visages, des mains, des regards, je n'en pouvais plus de guetter pendant des heures l'araignée qui va engluer sa proie, et le hasard m'a mise sur la piste des Grands Feux, de leurs survivants, tous des gens très âgés forcément puisque le premier Grand Feu a eu lieu en 1911 et c'est là que la conversation coinçait. Charlie refusait d'aller plus avant dès que le sujet était abordé.

La soirée a été agréable cependant. Il était ravi d'être en

compagnie, ça se voyait, ses traits s'étaient détendus, mais ça ne s'entendait pas, il avait toujours cette voix grommeleuse et sonore qui m'avait fait si forte impression à mon arrivée.

Nous avons parlé de nos vies respectives, la mienne sur les routes, en quête d'un nouveau visage, d'une nouvelle rencontre, et lui, dans sa cabane, à regarder le temps passer, sans autre occupation que celle de vivre. C'était déjà beaucoup, selon lui, et je le croyais sans peine car il y a beaucoup à faire pour ne pas mourir de froid et de faim quand on vit seul au fond des bois. J'ai insisté sur le mot « seul » mais il a flairé le piège. C'était un trappeur, il sentait le danger d'instinct et il n'allait pas se laisser prendre dans une entourloupe aussi mal ficelée.

— J'ai mon Chummy, a-t-il dit en appelant son chien du regard.

Le chien dormait d'un sommeil agité près de la porte, chaque vrombissement de tonnerre lui hérissait le poil de la queue à la tête, puis le calme plat à nouveau, il dormait d'un souffle profond et régulier jusqu'à la secousse suivante.

Il a suffi qu'il entende Charlie prononcer son nom pour qu'il se lève aussitôt et vienne s'étendre aux pieds de son maître.

— Hein, mon Chummy, dis-le à notre visiteuse qu'on fait une bonne équipe ensemble, toi et moi.

La main de Charlie se promenait dans le pelage de la bête, s'arrêtant dans le cou, à la base des oreilles, où elle détectait des masses de poils qu'elle retirait par petites touffes laineuses, elle allait et venait, douce et vigoureuse,

UN IMMENSE MERCI

À Sylvia et Mike Milinkovich qui m'ont fait connaître William Hough, Robert Rhodes et la merveilleuse Jessie Dambrowitz, 89 ans, qui s'est souvenue pour moi que son père avait vu les oiseaux tomber du ciel.

À toute l'équipe de XYZ et surtout, surtout, à André Vanasse qui veille sur mes romans depuis le tout premier.



Il pleuvait des oiseaux Jocelyne Saucier

Cette édition électronique du livre
Il pleuvait des oiseaux de Jocelyne Saucier
a été réalisée le 26 juin 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207116104 - Numéro d'édition : 252220).

Code Sodis : N55503 - ISBN : 9782207116128
Numéro d'édition : 252222.